de chef de bataillon en 1884, il était attaché à l'état-major du 19e corps d'armée, lorsqu'on l'envoya au Tonkin, où il s'illustra par la défense de Tuyen-Quan (v. ce mot). A la suite de ce beau fait d'armes, il fut inscrit d'office au tableau d'avancement et nommé lieutenant-colonel (1885). Il a été promu colonel le 13 juillet 1888. Son rapport sur le *Siège de Tuyen-Quan* a été publié (Paris, 1885, in-32).

**DOMINICAINE (République), Etat indépendant, dans la partie orientale de l'île d'Haïti.

— *Superficie et population*. Bien que la superficie de la République Dominicaine soit portée officiellement, avec une apparence d'extrême exactitude, à 53.343 kilom. carrés, il ne faut accepter ce chiffre que sous bénéfice d'inventaire, car il n'existe pas d'éléments absolument certains pour établir ce nombre de kilomètres, et l'on n'a d'autre garantie de son exactitude qu'un calcul planimétrique plus ou moins bien exécuté. Toutefois, on peut accepter le chiffre officiel, c'est-à-dire 53.000 kilom. carrés, comme l'étendue approximative de l'Etat dominicain. Il convient d'observer les mêmes réserves à l'égard du chiffre de la population, car il n'y a jamais eu de recensement général fait avec soin; aussi le chiffre de 300.000 habitants, porté sur une évaluation faite en 1880, ne doit-il être regardé que comme une simple indication. Depuis cette époque, du reste, la population dominicaine a considérablement augmenté par l'immigration venant des Antilles anglaises, de la Jamaïque surtout, de l'île voisine de Puerto-Rico et enfin des Etats-Unis du Nord. Cette immigration n'a cessé de s'accentuer d'année en année depuis 1882, à tel point qu'en 1887 on pouvait, sans crainte de beaucoup se tromper, évaluer à 400.000 le nombre des habitants de la République Dominicaine. La capitale est la ville de Santo-Domingo, laquelle, du reste, a donné son nom à la République; elle a de 20.000 à 25.000 habitants. La principale place de commerce pour l'exportation est Puerto-Plata; c'est de là qu'est expédié le tabac et même le bois d'acajou. Le territoire est partagé administrativement en deux grandes divisions, la division maritime et la division intérieure.

Provinces.	Habitants.
Santo-Domingo	70.000
Santiago	52.000
El Seybo	32.000
La Veja	64.000
Azua	36.000
Districts maritimes.	
Puerto-Plata	18.000
Barahona	9.000
Samana	7.000
Monte-Cristy	12.000
Total	300.000

Chaque province, chaque district maritime a son gouverneur, nommé par le président de la République.

— *Finances*. Le budget pour l'année 1885-1886 se clôturait par un excédent de recettes, et s'établissait comme suit:

Recettes.	Dollars.
Droits d'importation	910.087
— d'exportation	164.450
Autres droits	198.516
Taxe additionnelle de 6 pour 100	136.513
Total	1.409.566

Dépenses.	Dollars.
Intérieur et police	189.611
Affaires étrangères	28.900
Justice et Instruction publique	160.831
Guerre et Marine	322.384
Total	701.726

Au 1er janvier 1885, la dette publique, dette intérieure et dette extérieure réunies, s'élevait à 5.392.437 pesos ou 26.962.185 francs. Mais, au moyen de négociations très habilement conduites, le gouvernement a pris des arrangements avec ses créanciers de Londres, qui lui ont permis de réduire considérablement la dette inscrite. D'après ces arrangements, les créanciers ont accepté certaines mines en payement de leurs créances; de sorte qu'une partie des obligations dominicaines s'est trouvée éteinte. En 1886, la dette intérieure qui, l'année précédente, atteignait encore le chiffre de 3.533.365 dollars, n'était plus que de 1.499.982 dollars. Le montant de la dette extérieure était à fin décembre 1886 de 95.253 dollars.

— *Commerce*. Le commerce dominicain s'est beaucoup développé dans ces dernières années, bien que les grandes richesses naturelles du pays ne soient pas encore suffisamment exploitées. Pendant l'année 1885-1886, l'importation a atteint 2.104.369 dollars, et l'exportation 2.544.403 dollars. Les principaux articles d'exportation ont été dans ces dernières années, le sucre, le café, le miel, la cire, le bois d'acajou et des bois de teinture. En 1886, le sucre a été le principal article d'exportation; on en a exporté 21.261.873 kilogr., d'une valeur de 6.663.429 francs. Autrefois, le tabac figurait invariablement au premier rang dans l'exportation dominicaine; on en exportait en 1876 environ 170.000 quintaux; mais, depuis lors, la culture du tabac a diminué, et, bien que l'année 1886 ait marqué une notable augmentation sur les huit années précédentes, l'exportation de cet article atteignait à peine 105.000 quintaux.

— *Mouvement des ports en* 1885. Voici le nombre des navires entrés dans les ports de la République Dominicaine: à Puerto-Plata, 137; à Monte-Cristy, 106; à Samana, 79; à Macoris, 43; à Azua, 28, et à Barahona, 11 navires.

— *Postes*. Au 1er janvier 1886, il y avait, sur le territoire dominicain, 44 bureaux de poste, et le nombre des lettres et cartes postales distribuées l'année précédente avait été de 95.000 environ.

— *Instruction publique*. A l'exception de la capitale, à l'exception aussi de trois villes dans les districts maritimes et de cinq dans les provinces, il n'y avait guère d'écoles publiques dans la République Dominicaine en 1886; tout au plus peut-on dire que les autres écoles y étaient à l'état embryonnaire; les rares enfants qu'on y voyait y apprenaient tant bien que mal à lire et à écrire. Dans la capitale, la municipalité entretient une grande institution scolaire, dotée de bons instruments, pourvue de nombreux professeurs, et où l'on enseigne la médecine, le droit, la chirurgie et les mathématiques; mais cette institution, qui est presque une université, n'avait en 1887 que vingt étudiants. Il y a encore à Santo-Domingo une école normale et une belle école primaire. On compte environ 120 écoles en tout genre dans la République Dominicaine.

— *Histoire*. Gonzalez, qui succéda à Baez comme président, le 20 décembre 1873, sut se maintenir au pouvoir jusqu'à l'expiration de son mandat (1879), malgré les incessantes tentatives de révolte des partisans de Baez et de Cabral. Il fut remplacé par le général Guillerme, qui lui-même dut céder son siège, au bout de deux ans, à don Fernando-Arturo de Merino. Après un court passage aux affaires du général Ulysse Heureaux (1884-1885), Francisco G. Bellini fut installé à la présidence (1885). Ulysse Heureaux ayant été réélu une seconde fois, en 1886, le général Casimir de Moya, gouverneur de Monte-Cristy, fomenta des troubles, et le président dut déclarer l'état de siège dans toute l'étendue du territoire de la République (24 août 1886). Les insurgés furent bientôt défaits, non loin de Puerto-Plata, et le général Heureaux prit la direction du gouvernement.

DOMINICIS (Saverio-Fausto DE), philosophe italien, né à Buonalbergo (province de Bénévent) en 1846. Il fit ses études à l'université de Pise, et, après y avoir pris le grade de docteur, s'adonna aux études historiques, critiques et philosophiques. On lui doit: *Localisation des facultés mentales* (1867); *l'Anthropologie et l'Education nationale* (1871); *Filangieri et la conception de l'Etat italien au* XVIIIe *siècle* (1873); *Galilée et Kant, ou l'Expérience et la Critique dans la philosophie moderne* (1874); *la Pédagogie et le Darwinisme* (1878), ouvrage dans lequel il se rattache à la doctrine de l'évolution, ainsi que dans les deux suivants: *Organisme de la philosophie positive* (Bari, 1878); *Formes et lois de l'évolution* (1879, in-8°).

DOMINION (do-minn-yeun' — mot anglais signifiant littéralement *domination*). Ce nom désigne officiellement la grande confédération des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, moins Terre-Neuve, constituée par acte du Parlement britannique, le 29 mars 1867, sous la dénomination de *Dominion of Canada* (Puissance du Canada). V. CANADA.

DOMINIUM s. m. (do-mi-ni-omm — mot latin). Droit de propriété: *Le* DOMINIUM *exclusif, personnel et héréditaire, appliqué à la terre, est un fait relativement très récent.* (Em. de Laveleye.) ‖ *Dominium quiritaire*, Droit absolu de propriété individuelle, tel que l'entendaient les Romains: *Une longue évolution économique a conduit la possession du sol de la communauté primitive jusqu'au* DOMINIUM QUIRITAIRE. (Em. de Laveleye.)

DOMMARTIN (Léon-Jean-Antoine), écrivain belge, né à Spa le 11 septembre 1839. Il a collaboré à de nombreux journaux belges et français. Sous le pseudonyme de **Jean d'Ardenne**, il a raillé avec beaucoup de gaieté et d'esprit les exagérations et les ridicules de la teutomanie et du *flamingantisme*. Ses principaux ouvrages sont: *l'Ardenne belge, française, grand-ducale* (1881); *les Côtes de Flandre* (1884).

* **DOMMEY** (Etienne-Théodore), architecte français, né à Altona (Danemark) le 21 mars 1801. — Il est mort le 25 novembre 1872.

DOMOPORA s. m. (do-mo-po-ra — du gr. *domos*, maison; *poros*, pore). Zool. Genre de bryozoaires cyclostomates, famille des Cavéidés, dont les colonies se décomposent en sous-colonies distinctes et n'ont qu'une seule rangée de cellules aux lignées. Les domoporas sont fossiles dans les terrains crétacé et tertiaire; il en existe des formes vivantes en diverses mers.

DOMPIERRE D'HORNOY (Charles-Marie-Albert DE), marin et homme politique français, né à Hornoy (Somme) en 1816. — Il échoua au renouvellement triennal du Sénat, le 8 janvier 1882. Inscrit, aux élections législatives du 4 octobre 1885, sur les listes monarchistes des départements de la Somme et de la Gironde, le vice-amiral Dompierre d'Hornoy fut élu dans le premier par 68.945 voix sur 132.299 votants, mais échoua dans le second, au scrutin de ballottage, avec toute la liste monarchiste. Lors de l'interpellation adressée au ministère Rouvier, le jour même de sa constitution, par MM. Barodet et Jullien, au nom des groupes radicaux de la Chambre, il vota contre le gouvernement, se séparant, ainsi de la plupart de ses collègues de droite (31 mai 1887).

* **DOMPTER** v. a. ou tr. — Pour ce mot, de même que pour ses dérivés, DOMPTABLE, DOMPTEUR, etc., l'Académie (éd. de 1877) ne dit plus, comme auparavant, que le *p* ne doit pas se faire sentir. Elle autorise donc à prononcer *domp-té*.

DONACOPHYLLUM s. m. (do-na-ko-fil-lomm — du gr. *donax*, roseau; *phullon*, feuille). Paléont. Genre de madrépores fossiles dans le terrain silurien, aux polypiers rameux ou fasciculés, formés de minces individus cylindriques.

* **DONALDSON** (Thomas-Leverton), architecte anglais, né à Londres le 17 octobre 1795. — Il est mort dans la même ville le 1er août 1885.

DONALDSON (James), écrivain anglais, né à Aberdeen le 26 avril 1831. Il fit ses études aux universités d'Aberdeen, de Londres et de Berlin, fut nommé, en 1852, professeur de langue grecque à l'université d'Aberdeen; en 1854, recteur de l'Ecole supérieure de Sterling; en 1856, premier professeur à l'Ecole supérieure d'Edimbourg, et, en 1881, professeur de littérature classique à l'université d'Aberdeen. On lui doit plusieurs ouvrages de philologie grecque, parmi lesquels nous citerons: *Modern greek Grammar for the use of Classical Students* (1863); *Lyra græca; Specimens of the greek lyric Poets from Callinus to Soutsos* (1864); *On the Expiatory and Substitutionary Sacrifices of the Greeks* [Sacrifices expiatoires et sacrifices par substitution chez les Grecs] (1876); *Critical History of Christian Literature and Doctrine, from the Death of the Apostles to the Nicene Council* [Histoire critique de la littérature chrétienne et de la doctrine, de la mort des apôtres au concile de Nicée] (1866, 3 vol.); *the Ante-Nicene Library* [Bibliothèque anti-nicéenne] (1867-1876, 24 vol); *Lectures on the History of Education in Prussia and England*. Il a collaboré à la « Contemporary Review » et à l'« Encyclopedia Britanica », et, jusqu'en 1883, il a dirigé le « Museum », le plus répandu des journaux anglais d'enseignement et d'éducation.

DONANAT (Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Brême le 3 juin 1803, mort dans la même ville le 3 juin 1872. Il s'est distingué par la part qu'il a prise à la réforme des codes allemands et principalement à l'élaboration du code pénal pour l'Allemagne du Nord (1869). Il a publié: *Essai de l'histoire du droit dans la ville libre de Brême* (1830); *la Procédure civile à Brême au* XIVe *siècle* (1870); etc.

DONATO (Alfred DHONT, dit), magnétiseur belge, né vers 1850. Il a fait à Paris, en 1882 et 1884, une série d'expériences qui n'avaient rien de bien nouveau pour les spécialistes, mais qui ont eu pour effet de populariser les découvertes de Braid et de répéter devant le public, avec un plein succès, les expériences du docteur Charcot sur les hystériques de la Salpêtrière. De même qu'on a donné le nom de *braidisme* à l'ensemble des phénomènes observés ou provoqués par Braid, de même Donato voulait qu'on appelât *donatisme* l'état où il plongeait ses sujets; mais, en somme, il n'a rien inventé que la mise en scène, ce qui est plus nuisible qu'utile aux progrès de la science. Il faisait passer sous les yeux des spectateurs tous les effets connus de l'hypnotisme: catalepsie, rigidité et insensibilité des membres, phénomènes bizarres de suggestion, et on ne savait si l'on n'était pas dupe d'un prestidigitateur habile. Dans une première partie de ses séances, il provoquait le sommeil artificiel d'un sujet féminin, soumis de longue date à ses pratiques (on sait que tout individu soumis à des expériences multipliées en acquiert un surcroît d'aptitude). L'état cataleptique obtenu très rapidement, il montrait l'insensibilité du sujet en lui enfonçant ou en lui faisant enfoncer dans les chairs du bras des épingles à cheveux ou à cravate, la rigidité des membres en lui imposant des postures fatigantes gardées indéfiniment, etc. Dans une seconde partie de la séance, il opérait sur les spectateurs, sans toutefois les prendre tout à fait au hasard, mais en choisissant des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, qu'il jugeait d'une sensibilité plus excitable, et il répétait sur eux quelques-unes de ses expériences; il les forçait à le suivre, les faisait rire, danser, pleurer à volonté, leur enlevait l'usage de la parole, leur paralysait le bras au point qu'ils ne pouvaient le lever, etc.; puis, venaient les phénomènes de suggestion: à un hypnotisé, qui déclarait préférer la pêche à tous les fruits, Donato présentait une pomme de terre crue et lui persuadait si bien que c'était une pêche que le sujet la dégustait avec gourmandise; s'il lui suggérait l'idée qu'il faisait très chaud, on voyait celui-ci s'éponger le front; très froid, grelotter et réclamer son pardessus. Mais, encore une fois, on assiste à des choses plus extraordinaires en suivant les leçons du docteur Charcot, et on en lit bien d'autres dans les ouvrages de MM. Richet, Regnard et Bourneville.

Une plainte en adultère portée contre Donato par sa femme se rattache assez étroitement aux pratiques des magnétiseurs pour que nous en disions un mot. Donato poursuivait sa femme, dont il avait eu cinq enfants, pour abandon du domicile conjugal et demandait la séparation de corps; sa femme, à son tour, engagea contre lui une action préjudicielle, l'accusant de disperser son fluide sur un trop grand nombre de personnes du sexe aimable et particulièrement sur son sujet, Mlle Marty, dite Lucile, jeune Anglaise, blonde et potelée, aux ravissants yeux bleus. Les ayant fait surprendre en flagrant délit au domicile parisien de M. Alfred Dhont, elle obtint gain de cause contre celui-ci, et le tribunal le condamna à 200 francs d'amende, puis statua qu'il était sans droit pour exercer contre elle une poursuite en adultère. Mais ici se plaça un curieux incident. La blonde Anglaise, incriminée comme complice du délit, excipa de sa qualité d'hypnotisée pour se soustraire à la condamnation; elle fit plaider par son avocat qu'étant atteinte de troubles nerveux se rattachant à la grande hystérie, phénomènes aujourd'hui scientifiquement connus et observés, elle devait être considérée comme irresponsable; que, vis-à-vis de Donato, elle était continuellement dans l'état dit de « suggestion »; qu'un regard de lui suffisait pour la plonger en catalepsie, et qu'alors il n'y avait plus chez elle d'autre volonté que celle du magnétiseur; que par conséquent le sieur Dhont, dit Donato, l'ayant connue alors qu'elle avait à peine dix-sept ans, et abusant de son état de *sujet*, en même temps qu'il l'exploitait commercialement, avait pu avoir des relations avec elle, sans qu'elle eût la possibilité de consentir ou de résister. Les juges n'avaient-ils pas assisté aux séances de la salle Herz, ou bien étaient-ils de profonds incrédules en matière d'hypnotisme et de suggestion? Toujours est-il qu'ils se refusèrent à admettre ces raisons et condamnèrent Mlle Lucile à 100 francs d'amende comme complice.

DONCOURT (chevalier A. DE), pseudonyme de la comtesse Drohojowska. V. ce nom au tome XVI du *Grand Dictionnaire*.

DONDERS (François-Cornélius), célèbre médecin oculiste hollandais, né à Tilburg (Brabant septentrional) le 27 mai 1818. Il fit ses études à Utrecht et entra en 1840 dans le service de santé de l'armée. Après avoir enseigné l'anatomie et la physiologie à l'école militaire d'Utrecht (1842-1847), il fut appelé à une chaire de l'université. Donders s'occupa d'une façon toute particulière d'ophtalmologie; il fonda un hôpital spécial pour les maladies des yeux et, grâce à un subside du gouvernement, un laboratoire de physiologie (1866). Dans le domaine de l'oculistique, ses études ont surtout porté sur les anomalies de la réfraction et de l'accommodation; ses travaux sur ce sujet, en collaboration avec Cramer et plusieurs de ses élèves, ont donné naissance à une théorie nouvelle (loi de Donders), expliquant les mouvements de l'œil. En physiologie générale, il a étudié les phénomènes de dissociation se produisant pendant la respiration, ainsi que la durée des manifestations psychologiques. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons: *Histoire naturelle de l'homme; Anomalies de l'accommodation et de la réfraction; les Echanges de substance et la chaleur animale* (Utrecht, 1845), où l'auteur applique à l'organisme animal la loi de la conservation de la force; *Recherches microchimiques sur les tissus animaux*, en collaboration avec le chimiste G. J. Mulden (Utrecht, 1846); *les Mouvements des yeux* (Utrecht, 1849); *Sur la nature des voyelles* (1858). M. Donders a collaboré aux « Archives d'ophtalmologie », fondées par Græfe; il a publié lui-même les *Travaux du laboratoire de physiologie de l'Ecole supérieure d'Utrecht* (Utrecht, 1849 à 1857).

DONDUKOFF-KORSSAKOFF (Alexandre-Michailowitsch, prince), homme d'Etat et officier russe, né en 1822. Il est fils de l'ancien vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, le prince Michel Dondukoff. Officier dans un régiment de dragons, il se distingua dans la campagne du Caucase et dans la guerre de Crimée (1854 et 1855) et devint rapidement lieutenant général, puis gouverneur de Kiev. L'ardeur avec laquelle il soutint la cause panslaviste le fit choisir par le gouvernement russe comme administrateur général de la principauté de Grande-Bulgarie, créée en vertu du traité de San-Stefano; le congrès de Berlin ayant divisé la principauté en Bulgarie et en Roumélie orientale, le général Dondukoff s'efforça d'empêcher l'exécution de cette clause du traité et encouragea la résistance du parti grand-bulgare, en lui promettant l'appui de la Russie. Le tsar dut même, à plusieurs reprises, lui adresser des observations; mais le général fut cependant maintenu quelque temps à son poste et ouvrit, le 23 février 1879, la session de la première Assemblée nationale bulgare, à Tirnova. Par déférence pour les puissances européennes, l'empereur de Russie refusa alors de sanctionner la nomination de son ancien protégé et soutint la candidature du prince Alexandre de Battenberg, qui fut reconnu comme prince de Bulgarie (1879). Le général Dondukoff revint en Russie et fut appelé le 1er mars 1880 à remplacer

Loris Mélikoff comme gouverneur général de Charkow. Il fut ensuite nommé général de cavalerie et membre du conseil de l'empire, enfin, en janvier 1882, chef de l'administration civile et commandant supérieur des troupes au Caucase.

DONGA, peuplade de la colonie allemande de Cameroun, occupant la région bornée au N. par les Bassas et les Dibambas, à l'E. par les Lungasis et les Idias, au S. par les Bakokos et à l'O. par le delta de Cameroun; 20.000 h.

DONG-DANG, village fortifié du Tonkin septentrional, à 2 kilom. et demi de la frontière chinoise, à 15 kilom. au nord-ouest de Lang-Son. Le gouvernement annamite y entretenait avant la conquête française un poste de 200 soldats impériaux. La population, composée surtout de métis chinois, se livre au commerce de détail. Un petit chemin rocailleux, courant à travers des collines, aboutit à la Porte de Chine (Cuan-Aï), qui fut détruite le 23 février 1885 par le général de Négrier.

DONG-DONG, une des îles de l'archipel de Soulou, entre les Philippines et la partie N.-E. de l'île de Bornéo.

DONG-HO ou **HA-TIEN-HO**, vaste lac de la Cochinchine, dans l'arrondissement de Ha-Tien, au nord de la ville de ce nom; il est alimenté par la rivière Vinh-Té. C'est là que se réunissent les barques qui visitent le port de la ville de Ha-Tien.

DONG-KHÉ, village du Tonkin, entre Haï-Phong et Haï-Dzuong, et à 39 kilom. à l'ouest de Haï-Phong. Il renferme environ 300 cases.

DONG-KINH, nom véritable de la partie N.-E. de l'Indo-Chine, d'où, par corruption, on a fait le nom de Tonkin.

DONIOL (Jean-Henri-Antoine), publiciste et administrateur français, né à Riom (Puy-de-Dôme) le 20 avril 1818. — Le gouvernement du Seize-Mai ayant été renversé, M. Doniol fut nommé préfet des Alpes-Maritimes (décembre 1877), et le 15 mars 1879, préfet de la Gironde. Il renonça en 1882 à l'administration départementale pour prendre la direction de l'Imprimerie nationale. Depuis 1877, il a publié: *les Patois de la basse Auvergne, leur grammaire, leur littérature* (Montpellier, 1877, in-8°), et un travail important sur l'*Histoire de la participation de la France à l'établissement des Etats-Unis* (1886, 2 vol. in-4°). L'Imprimerie nationale est dans l'usage d'exécuter pour les grandes expositions quelque ouvrage remarquable qui soutienne sa réputation, et M. Doniol s'est chargé de composer celui de l'Exposition de 1889. C'est une histoire complète des négociations qui ont précédé notre intervention en Amérique, de 1775 à 1778, histoire dans laquelle s'encadrent les correspondances diplomatiques qui forment le fond de la publication. L'auteur, tout en félicitant de leur esprit chevaleresque les La Fayette, les Rochambeau, les Ségur, montre qu'à côté de ce généreux enthousiasme, les calculs politiques ont tenu dans l'esprit de Vergennes une place considérable, et que ce ministre a songé surtout à ruiner le despotisme maritime dont l'Angleterre avait le monopole.

DON JUANISME ou **DONJUANISME** (don-ju-a-ni-sme) s. m. Ensemble des qualités et des défauts qui constituent le don Juan, sa manière d'être, son habileté: *Le* DONJUANISME *est la science de la séduction*. (A. Hayem.)

Donna Quixote, roman anglais de M. Justin Mac-Carthy (1879, in-8°). « Dans ce livre, dit avec justesse M. Léon Boucher, se rencontrent quelques-unes des figures les plus attrayantes que l'auteur ait entrevues dans une société riche en originaux. Le roman tient presque en entier dans le récit des expériences d'une jeune femme qui a voulu faire le bien, sans avoir égard aux convenances, aux usages et aux préjugés du monde, sans prendre d'autre règle de conduite que les impulsions d'un cœur débordant de bienveillance pour tout ce qui est généreux, pauvre, fier et persécuté. » Le cadre imaginé par l'auteur lui permet de faire défiler sous les yeux toute une série de types originaux. Une jeune miss, Gabrielle Ronalds, a épousé par pitié un mourant, qui ne survit que de quelques jours au mariage, et lui laisse une grosse fortune. Qu'en fera-t-elle? Gabrielle, conformément aux vœux du mourant, veut la dépenser en bonnes œuvres; elle tâche donc de connaître tous les déshérités de la fortune pour leur venir en aide. Mais ici perce l'esprit satirique de l'auteur, car presque toutes les misères avec lesquelles il va mettre en contact son héroïne, attaquée à ses yeux de donquichottisme, comme l'indique le titre du livre, seront des misères des plus justifiées par le caractère envieux et jaloux ou par l'intelligence détraquée des individus qui poseront devant elle: un ouvrier un peu artiste, qui se considère comme un génie méconnu, que la bienveillance et la charité d'une belle dame exaspèrent au lieu de le réconforter; une cantatrice du plus grand avenir, victime de la conspiration du silence, etc. Chaque nouveau protégé trouve moyen de vivre aux crochets de la bienfaitrice et de la payer par la malveillance, l'espionnage et la calomnie. Ne faites jamais de bien à personne, c'est la conclusion misanthropique dont on est malgré soi obsédé à la lecture de *Donna Quixote*. Un des plus agréables épisodes est celui où l'auteur raconte l'initiation de son Don Quichotte femelle à un cénacle de bas bleus qui réclament l'émancipation de la femme. La présidente, Claudia Lemuel, une femme qui a beaucoup voyagé, lui présente ses amies, toutes adeptes de Schopenhauer: Letitia Roberts, célèbre poétesse, auteur d'*Alcyone ou le Soleil central*, un poème métaphysique de la plus haute envolée; Elisabeth Eagle, auteur de l'*Evangile politique pour les vrais hommes*, paru dans la « Dissection religieuse »; Barbara Sévérance, l'éditeur de cette exquise Revue, etc. « Quand nous parlons des hommes, dit Barbara à la visiteuse, nous entendons aussi les femmes. — Naturellement, répond celle-ci. — Je suis heureuse de ce « naturellement » qui part du cœur, reprend Barbara; les femmes du monde n'ont pas toujours les mêmes vues que vous. — Je ne vais pas beaucoup dans le monde, mais je ne vois point quelle objection on pourrait vous faire. — Nous n'admettons, dit Barbara, aucune différence entre l'homme et la femme. Pour ma part, du moins, je n'en admets aucune et je nie que la nature nous autorise à le faire. Je vois mon amie Sarah Crossley secouer la tête, je sais que ce n'est pas son sentiment. Elle croit que l'homme est un animal imparfait ou incomplet, destiné avec le temps à disparaître. Or, je n'admets pas que la nature produise des imperfections. — Permettez-moi un mot à ce sujet, Barbara, dit une autre dame qui parlait d'une voix douce et monotone. Je nie absolument l'existence de la nature. Qu'est-ce que la nature, selon vous? — La nature est un gaz, s'écria une jeune fille qui était toute petite avec des yeux ronds. — La nature, dit Claudia, me semble être un mouvement. Il est bien entendu que je parle par métaphore, pour me faire comprendre. Le mouvement de l'imparfait pour arriver au parfait, voilà ma définition de la nature. — Ne feriez-vous pas mieux de l'appeler une tendance? demanda doucement une autre dame élégante et svelte. — Ce serait peut-être, en effet, une manière plus claire d'exprimer ce que vous et moi nous avons dans l'esprit, répondit Claudia, j'accepte avec plaisir votre correction, Sophie. — Ce n'est pas une correction, Claudia, reprit la dame à la voix douce, je ne me permettrais pas de reprendre Claudia Lemuel, je connais trop bien pour cela ma position intellectuelle. Il me semble seulement que d'après vous la nature serait plutôt une tendance qu'un mouvement. » Là-dessus, l'assistance entière supplie Claudia d'expliquer la nature en tant que tendance; Claudia s'exécute, mais Gabrielle sort du cénacle la tête complètement brouillée et les idées tout à fait confuses, quoique l'explication donnée fut pour l'assistance une éclatante lumière.

La partie dramatique du roman nous montre l'héroïne avec des difficultés d'un autre genre que lui crée l'arrivée inopinée d'une belle-sœur, ancienne servante de bar-rooms en Amérique, épousée par un frère de son mari et laissée veuve. Elle vient réclamer sa place au foyer de famille. C'est aussi une adepte convaincue de la régénération de la société par la femme; elle clabaude dans les meetings, fait des esclandres chez Gabrielle et finalement la rend victime d'une trame odieuse, à laquelle celle-ci échappe en épousant Clarkson Fielding, avec lequel elle s'est assez compromise en l'associant à ses œuvres de charité, pour que l'aventurière, qui a tout deviné, ait barre sur elle.

DONNAT (Léon), ingénieur et publiciste français, né à Balaruc-les-Bains le 14 juillet 1832. Sorti de l'Ecole des mines avec le diplôme d'ingénieur en 1856, il suivit la carrière industrielle. Lors de l'Exposition internationale de Londres en 1862, il fut chargé d'organiser la galerie des machines. Il devint directeur des sections étrangères à l'Exposition universelle de 1867 et fut président de la section d'économie sociale du jury des récompenses à l'Exposition d'Amsterdam, en 1869. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur en 1867. Ayant abandonné l'industrie vers 1875, M. Donnat mit à profit ses loisirs pour se livrer aux études sociologiques, qui de bonne heure sollicitèrent sa curiosité. Il arriva, à la suite d'études approfondies, à se demander si la méthode scientifique était applicable au gouvernement des sociétés, et, ne trouvant la vérité ni chez Le Play ni chez Auguste Comte, il prit le parti de voir par lui-même, visita divers pays, recueillit en Europe et en Amérique des observations nombreuses, dont il publia le résultat dans les ouvrages suivants: *l'Etat de Californie* (1878); *l'Election des fonctionnaires publics* (1878); *Lois et mœurs républicaines* (1880); *les Deux Chambres et la revision* (1881); *le Programme de la démocratie* (1881); *la Politique expérimentale* (1885). M. Léon Donnat a été élu conseiller municipal de Paris (quartier de la Muette) le 7 février 1886, comme républicain radical libéral.

DONNDORF (Charles-Adolphe), sculpteur allemand, né à Weimar le 16 février 1835. Elève de Ludwig Heller, puis de Reitschel, il collabora à plusieurs œuvres de ce dernier. C'est à Donndorf que sont dues les statues de l'électeur *Frédéric le Sage*, de *Reuchlin*, de *Savonarole*, de *Petrus Waldus*, et la moitié du bas-relief qui décore le *Monument de Luther*, à Worms. Il exécuta aussi le monument équestre de *Charles-Auguste*, à Weimar (1870 et 1871); la statue en bronze de *Cornélius*, à Dusseldorf (1879); le monument funéraire de *Schumann* à Bonn (1880); l'*Ange du jugement dernier* pour M. de Bethmann-Hollweg, au château de Rheineck. Au concours pour le monument de Gœthe, cet artiste obtint un prix; il était représenté à l'Exposition de Munich en 1876, par un buste colossal de Beethoven.

M. Donndorf a été nommé professeur de sculpture à l'académie de Stuttgart en 1879.

* **DONNÉ** (Alfred), médecin français, né à Noyon en 1801. — Il est mort à Paris le 7 mars 1878. Comme recteur à l'académie de Montpellier, il avait été atteint par un décret de M. Batbie qui a fixé la retraite des recteurs à soixante-dix ans.

* **DONNER** (Jean-Jacques-Christian), poète et philologue allemand, né à Crefeld le 10 octobre 1799. — Il est mort à Stuttgart le 29 mars 1875.

** **DONNET** (Ferdinand-François-Auguste), prélat et cardinal français, né à Bourg-Argental (Loire) le 16 novembre 1795. — Il est mort à Bordeaux le 23 décembre 1882. Lorsqu'il fut question, en 1881, d'imposer aux élèves ecclésiastiques l'obligation du service militaire, le cardinal Donnet, à la date du 22 juin, adressa aux sénateurs une lettre de protestation. « L'Eglise, disait-il, est depuis quelques années aux prises avec des épreuves auxquelles elle était loin de s'attendre; on disait les hommes prévenus contre elle, toujours à la recherche d'une occasion de lui infliger une autre blessure. De la plante des pieds au sommet de la tête, elle n'est bientôt plus qu'une plaie. Qu'importe! On frappe toujours. En vain elle se dévoue aux soins des petits et des humbles, sa charité elle-même lui est imputée à crime. » Le cardinal Donnet était peut-être le dernier représentant des idées gallicanes, et sa dernière manifestation fut un courageux plaidoyer en faveur de son ancien vicaire général, M. Bellot des Minières, évêque de Poitiers. Ses œuvres sont remarquables par le pittoresque et la netteté du style.

DONNIER (Jean-Frédéric-Auguste), officier français, né à Cherbourg le 19 septembre 1836, mort le 29 mars 1888. Fils d'un capitaine retraité à Saint-Quentin, il fit ses premières études dans cette ville et entra à Saint-Cyr à la fin de 1853. Il sortit de l'Ecole militaire avec le numéro 4, comme sous-lieutenant de chasseurs à pied. Lieutenant en 1858, capitaine en 1866, il fut, pendant la guerre franco-allemande, blessé à Wœrth (6 août 1870). Nommé chef de bataillon le 3 août 1875, et lieutenant-colonel du 83e de ligne le 6 janvier 1884, il partit quelques mois plus tard pour le Tonkin. Le 6 octobre 1884, il remporta la victoire de Lam, qui coûta aux Chinois une perte de 1.000 hommes tués ou blessés, et le 10 il obligea l'ennemi à évacuer les hauteurs fortifiées dominant le village de Chu. Le 17, une décision ministérielle l'autorisa à passer à la légion étrangère, dont le lieutenant-colonel avait été tué sur le champ de bataille. Il fut promu colonel le 7 mars 1885. Rentré en France, il commandait le 61e de ligne lorsqu'il fut emporté par une cruelle maladie de poitrine.

DON QUICHOTTE s. m. (don-ki-cho-te — du nom du héros de Cervantes). L'homme qui se fait le champion de causes extravagantes ou qui bataille à tort et à travers: *C'est un* DON QUICHOTTE, *un vrai* DON QUICHOTTE. ‖ Pl., d'après Littre, DONS QUICHOTTES; d'après l'Académie (éd. de 1877), DON QUICHOTTES.

Don Quichotte (LE), journal hebdomadaire satirique, illustré, fondé à Bordeaux, en 1872, par M. Gilbert-Martin. Républicain d'extrême gauche, anticlérical avant tout, sa campagne pendant le Seize-Mai, ses démêlés avec M. de Tracy, préfet de la Gironde, et sa vengeance au clysopompe sont restés légendaires (v. GILBERT-MARTIN, au tome XVI du *Grand Dictionnaire*). Depuis le mois d'août 1887, le *Don Quichotte* a transporté sa rédaction et son administration à Paris, où, grâce à la plume acérée et au crayon spirituel de son fondateur, il était déjà très connu. Il occupe une des premières places dans la presse satirique française.

Don Quichotte, tableau de M. Pille, exposé au Salon de 1870 et fréquemment reproduit par la gravure. Don Quichotte est représenté dans son cabinet de travail au milieu de ses panoplies et de ses vieux livres de chevalerie et porte sur son cœur sa redoutable épée. La tête du chevalier de la Manche est très belle, très bien comprise. Mais ce n'est pas seulement la composition qui prête à l'éloge. La facture du tableau, le choix harmonieux des tons expliquent encore le succès très vif qu'obtint la peinture de M. Pille.

* **DON QUICHOTTISME** s. m. — Doit s'écrire ainsi, sans trait d'union, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877).

DÔR ou **DERÂN**, nom des peuplades qui habitent les plaines ondulées, situées dans le centre de l'Afrique, au nord du pays des Niam-Niam. La contrée est arrosée par les rivières de Djaou, Tondj, Dioûr, Bongo et leurs affluents.

DORA, pseudonyme de M. Ernest Daudet.

DORAN (John), écrivain anglais, né à Londres en 1807, mort dans cette ville le 25 janvier 1878. Il passa une partie de sa jeunesse en France et en Allemagne, et publia, dès l'âge de quinze ans, un drame qui fut joué au théâtre Surrey, à Londres. Son premier grand ouvrage: *Histoire et antiquités de la ville de Reading* (1834), lui valut le titre de docteur en droit de l'université de Marbury, en Amérique; mais près de vingt années se passèrent avant que Doran fît de nouveau parler de lui. Il publia alors successivement: *Filia dolorosa*, mémoires de la duchesse d'Angoulême (1852); la *Vie du docteur Young* (1854); *l'Homme et l'Habit* (1855); *Biographies des reines d'Angleterre de la maison de Hanovre* (1855, 2 vol.); *Monarques retirés de la vie publique* (1857, 2 vol.); *Histoire des fous de cour* (1858); *Nouvelles Peintures et vieux panneaux* (1859); *les Princes de Galles* (1860); *Mémoires de la reine Adélaïde* (1861); *Une dame du dernier siècle, d'après sa correspondance* (1878), tableau anecdotique de la haute société du XVIIIe siècle; *Man and manners at the court of Florence*, 1740 *to* 1786 (1876), dont le sujet est emprunté aux lettres de sir Horace Mann à Horace Walpole; enfin *Londres au temps des Jacobites* (1878). Doran, qui a collaboré à l'« Athenæum », aux « Notes and Queries », est un agréable conteur; mais il faut consulter ses ouvrages avec quelque réserve.

DORATASPIS s. m. (do-ra-tas-piss — du gr. *doru*, lance; *aspis*, bouclier). Zool. Genre de protozoaires radiolariens, groupe des Arthroskeletés de Hæckel, dont le squelette es formé de vingt piquants réunis au centre par leurs bases carrées et pyramidales. Ces minuscules organismes vivent dans la Méditerranée.

DORCHAIN (Auguste), poète et auteur dramatique français, né à Cambrai le 19 mars 1857. Il fit ses humanités au lycée de Rouen et ses études de droit à Paris. Délaissant bientôt le code pour la littérature, il sema ses premiers vers dans l'« Artiste », la « Nouvelle Revue », etc., et en publia le recueil sous le titre de *la Jeunesse pensive* (1881, in-8°), recueil qui fut couronné par l'Académie. Ce livre de début renfermait quelques pièces véritablement exquises, entre autres: *le Cœur s'éveille, Veillée de Noël, A deux amoureux, la Lutte éternelle* et surtout *les Etoiles éteintes*, dont les strophes finales, d'un sentiment pénétrant, ont souvent été citées. Attiré par le théâtre, M. Auguste Dorchain donna ensuite à l'Odéon deux à-propos en vers: *l'Odéon et la Jeunesse* (1882) et *Alexandre Dumas* (1883), puis *Conte d'avril*, comédie en quatre actes et en vers, qui obtint un très vif succès et fut, comme *la Jeunesse pensive*, couronnée par l'Académie. Il a en outre écrit, en collaboration avec M. François Coppée, le livret de *Maître Ambros*, drame lyrique de M. Widor (théâtre de l'Opéra-Comique, 1886). « M. A. Dorchain, a dit M. H. Fouquier, est un de ces poètes analystes chez qui l'émotion a d'autant plus de vivacité que le sentiment est plus délicat et plus subtil même. Il n'y a dans cette façon de sentir la vie de l'âme, ni artifice ni rhétorique. Rien n'est plus sincère et rien n'est plus douloureux. Ces poètes sont ainsi et c'est ainsi qu'ils sont poètes. Leur âme est faite de fierté et de tendresse, et la vie à tout instant les atteint et les blesse dans l'un ou l'autre de ces sentiments. D'où chez eux une mélancolie qui prend sa source dans la noblesse même de l'âme, dans l'élévation ou l'infinie douceur de la pensée. La lutte, dans un cœur de vingt ans, de la volupté et du devoir, la religion de la vérité et de la justice, le respect de l'amour, la pitié pour les femmes qui n'ont plus le droit d'être aimées, cette vague envie où se mêle tant de tendresse qu'excite le spectacle du bonheur, ce désir de volupté mystique qui fait que par un soir de printemps on aime comme on sent que l'on aimerait dans la mort, la douleur d'éprouver que les plaies du cœur se ferment, que l'on guérit des plus chères, des plus cruelles blessures, c'est toute *la Jeunesse pensive*. » M. Dorchain a fait en outre jouer à l'Odéon une comédie shakspearienne, *Conte d'avril*, imitée du *Soir des Rois*, et qui a eu, le soir de la première, un succès non pas d'estime, mais d'enchantement. Si Zanetto se fût mêlé d'écrire une comédie dans ces nuits de printemps, dans ces nuits claires où il voyageait et où la lune, qui brille sur les fleurs,

Vous sourit à travers les arbres du chemin,

il aurait rimé le *Conte d'avril*.

** **DORDOGNE** (DÉPARTEMENT DE LA). — D'après le recensement de 1885, ce département compte une population de 492.205 habitants. Il est divisé en 5 arrondissements, 47 cantons, 583 communes, qui nomment huit députés et trois sénateurs. Il fait partie du 12e corps d'armée (Limoges), de la cour d'appel, de l'académie et de l'archevêché de Bordeaux, et de la 29e conservation forestière (Bordeaux).

DORDONIEN, ENNE adj. (dor-do-ni-ain, ê-ne — rad. *Dordogne*). Géol. Se dit d'une division du danien (système crétacé) des Charentes, comprenant cinq assises renfermant un certain nombre de fossiles communs avec le santonien. Les quatre premières assises du dordonien, dont l'ensemble atteint 40 mètres à Meschers, appartiennent au maëstrichtien.

DORÉ, ville du Soudan occidental, sur la rive gauche du Niger, à 300 kilom. environ au sud de Gogo, par 14° 20′ de lat. N. et 0° 50′ de long. O.; 4.000 hab. Doré est la capitale du pays du Libtako, qui dépend nominalement du royaume haoussa de Gando.

** **DORÉ** (Paul-Gustave), dessinateur, peintre et sculpteur français, né à Strasbourg le 6 janvier 1833.—Il est mort à Paris le 25 janvier 1883. Au Salon de 1878, l'artiste exposa *Moïse devant Pharaon* et un *Ecce Homo*, deux peintures de vastes dimensions, qui lui firent reprocher de s'arrêter à l'indication du mouvement sans pénétrer le modelé intérieur. Malgré ses incorrections et quelques confusions, le groupe en plâtre de la *Gloire*, envoyé la même année par Gustave Doré, gagna bon nombre de juges par la largeur de l'effet, la fougue et la grandeur de l'aspect décoratif. A l'Exposition universelle de 1878, l'artiste était représenté par deux paysages assez vivement goûtés, l'*Aurore dans les Alpes*, le *Souvenir d'Ecosse*, et par sept eaux-fortes. A propos de la *Mort d'Orphée* (1879), M. Timbal critiqua ainsi le peintre : « M. Doré, dit-on, ne travaille pas pour ses compatriotes. Quel besoin éprouve-t-il donc de comparaître devant eux ? Si les admirateurs de son talent de peintre résident à Londres, que ne se contente-t-il à Paris de dessiner des vignettes. » En s'exprimant de la sorte, l'écrivain faisait allusion aux exhibitions permanentes qu'avait ouvertes à Londres une société anglaise, exhibitions pour lesquelles la critique et le public d'outre-Manche manifestaient un véritable enthousiasme. On s'occupa peu du groupe en plâtre exposé sous le titre l'*Effroi* et on lui préféra la *Madone* du Salon de 1881 conçue avec une originalité délicate. Elle est debout et semble présenter au monde l'Enfant-Dieu qui vient de naître et qui montre aux hommes la délivrance. Une inspiration heureuse a fait donner à Jésus, par le mouvement même de la mère qui le soutient sous ses petits bras, précisément la forme de la croix, sur laquelle il est appelé à mourir pour accomplir l'œuvre de rédemption. L'année était décidément bonne pour l'artiste, qui se voyait encore très chaudement loué pour les paysages qui accompagnaient la *Madone*. Le groupe du *Christianisme* montrait une sœur de charité emportant un malade enveloppé dans une couverture. Le mouvement est juste, pathétique; mais les plis de la robe et ceux de la couverture se confondent, étant de même matière. En peinture, le défaut aurait disparu. Comme sculpture, l'artiste devait trouver son succès le plus populaire au Salon de 1882, où il avait exposé un vase en bronze, *la Vigne* (v. ce mot), dont le modèle avait figuré à l'Exposition universelle de 1878. En même temps, à la section de Peinture, on remarquait de lui le *Gari*, souvenir des Alpes du Valais. G. Doré ne montrait pas ses œuvres seulement au Salon, il prenait encore part, comme peintre et comme sculpteur, aux expositions de certains cercles et était un des membres de la Société des aquarellistes. Il a illustré en 1877 le *Londres* de Louis Enault et en 1879, le *Roland furieux*. Sans vouloir accepter aucune rémunération, il conçut et réalisa le monument élevé à la mémoire d'*Alexandre Dumas père* (v. DUMAS). Il succomba, en plein travail, aux suites d'une angine de poitrine.

Au mois de mars 1885, le cercle de la Librairie organisa une exposition partielle des œuvres de G. Doré et on put ainsi mieux se prononcer sur la valeur de l'artiste. « Sa prodigieuse facilité, qui ne le laissait jamais embarrassé, lui interdisait aussi de rien approfondir. Il effleurait ses sujets plutôt qu'il ne les traitait. Peut-être manquait-il de l'éducation artistique nécessaire, peut-être encore la rapidité de sa conception, la fièvre de son génie, qui l'appelait sans cesse vers de nouvelles tâches, l'obligeaient-elles à n'être que superficiel. Dans l'illustration seule il a laissé deux productions originales et bien siennes, celle des *Contes drôlatiques* de Balzac et celle de *Rabelais*. » A ces conclusions, se rallie volontiers, dans l'« Art », M. Dargenty : « En dépit de son incalculable fécondité, de l'abondance invraisemblable de ses productions, de la variété de son talent, de la hauteur de ses inspirations, G. Doré ne sera jamais classé par l'avenir que comme un admirable et colossal virtuose. »

On consultera avec intérêt sur G. Doré la notice placée par M. Georges Duplessis en tête du catalogue de l'exposition posthume, et le livre de M. René Delorme, *Gustave Doré, peintre, sculpteur, dessinateur et graveur* (1879, in-4°), avec grandes compositions et photographies hors texte.

DORER (Eugène-Robert), sculpteur suisse, né à Bade (Suisse) le 13 février 1830. Il fréquenta les ateliers de Schwanthaler à Munich, puis de Rietschel et de Haehnel à Dresde. Dès cette époque il exécuta un bas-relief pour un monument funéraire et la maquette d'un monument en l'honneur d'Arnold de Winckelried, pour Stanz (Unterwalden), qui obtint le premier prix. Après avoir visité Rome (1859), il revint à Dresde et fut chargé d'exécuter à Genève un monument représentant l'entrée de cette ville dans l'union fédérale. On lui doit encore : huit statues de célèbres Bernois, décorant le casino de Berne (1867 à 1869); le projet du monument d'Uhland à Tubingue, qui obtint un prix, et le monument national de Berne représentant les trois conjurés suisses; le piédestal est entouré de trois figures assises : l'Allemagne, la France et l'Italie.

DORIA (Giacomo, marquis), naturaliste et explorateur italien, né à La Spezzia, près de Gênes, le 1er novembre 1840. Dès sa jeunesse, il avait manifesté le goût le plus vif pour l'histoire naturelle et commencé des collections de plantes et d'oiseaux rares; en 1861 il fonda l'*Archivio per la Zoologia, l'Anatomia et la Fisiologia* qui, transporté depuis de Gênes à Modène, est resté un recueil scientifique très apprécié. En 1862, il partit pour explorer la Perse, comme membre de la mission Cerutti; il resta une année de plus, seul, à parcourir la Perse méridionale, et il y recueillit de précieuses collections botaniques et zoologiques. Peu après son retour en Italie, il entreprit avec Odoardo Beccari un voyage à Bornéo, d'où ils rapportèrent encore de grandes richesses. Pour abriter et faire connaître au public ces collections, le marquis Doria fonda à Gênes le Musée civique d'histoire naturelle, pour lequel il obtint de la municipalité un local, la Villetta di Negro, et une allocation annuelle; mais ce fut à ses frais que s'exécutèrent toutes les dépenses d'appropriation et d'installation. Beccari, à peine revenu de Bornéo, repartit pour l'Abyssinie et de là pour la Malaisie et la Papouasie, avec MM. Antinori, Issel et L. d'Albertis; le marquis Doria inspira cette exploration, à laquelle sa santé, compromise durant le voyage en Perse, ne lui permettait pas de prendre part, et le Musée civique s'accrut des nombreux spécimens botaniques, zoologiques et minéralogiques qui en furent les conséquences. Doria coopéra encore à l'expédition italienne dirigée sur le Choa, dont M. Antinori était le chef. Les *Annales du Musée civique d'histoire naturelle*, fondées par lui en 1869, dans le but de révéler au monde savant l'importance des collections qu'il renferme et l'histoire des explorations qui l'ont enrichi, sont devenues rapidement un des recueils scientifiques les plus appréciés. En 1880, elles comptaient déjà 14 vol. gr. in-8°. Le marquis Doria y a inséré un certain nombre d'articles curieux; mais son meilleur titre est l'impulsion qu'il a donnée, en Italie, à l'étude des sciences naturelles.

Doria et Barberousse, par le vice-amiral Jurien de La Gravière (Paris, 1886, in-16). L'auteur s'est proposé de nous montrer le rôle joué par la marine au XVe siècle et pendant le premier tiers du XVIe. Après avoir raconté la rivalité de Gênes et de Venise, de Gênes et de la Catalogne au XIIIe et au XIVe siècle, ainsi que la guerre de Chioggia, il fait le récit de la prise de Constantinople, du siège de Rhodes, de la bataille de Zonchio, de la prise de Lépante et de Modon par les Turcs. Il met ensuite en présence Doria et Barberousse : le premier, commandant les galères de Gênes, puis passant successivement au service de François Ier et à celui de Charles-Quint; l'autre, corsaire redoutable, croisant sur les côtes de France et d'Espagne. La lutte des flottes ottomane et chrétienne se relie, dans le volume que nous signalons, aux autres faits de guerre de François Ier et de Charles-Quint, de Mahomet et de Soliman. Le récit est plein d'humour, d'entrain, et de comparaisons fréquentes qui nous permettent de saisir les ressemblances et les différences qui caractérisent l'art naval aux diverses époques de l'histoire.

** **DORIS** s. m. (do-riss). — Mar. Canot léger d'invention américaine. Le faible poids des doris les fait employer comme embarcations de sauvetage par les bâtiments transatlantiques, où ils sont disposés sur le pont, emboîtés les uns dans les autres et superposés, de manière à occuper très peu de place.

* **DORLAN** (Jean-Baptiste), jurisconsulte et homme politique français, né à Schlestadt le 3 janvier 1803. — Il est mort dans cette ville le 20 avril 1862.

* **DORMEUIL** (Charles CONTAS-DESFONTAINES, dit), acteur, littérateur et directeur de théâtre, né à Paris en 1794. — Il est mort dans cette ville le 23 mars 1882. — Son fils, Léon DORMEUIL, qui lui avait succédé comme directeur du théâtre du Palais-Royal en 1858 et qui avait fondé en 1880 la *Comédie parisienne*, d'éphémère mémoire, ne lui survécut que trois mois et mourut le 7 juillet 1882.

* **DORN** (Henri-Louis-Egmont), compositeur allemand, né à Kœnigsberg le 14 novembre 1804. — En 1869, il dut résigner ses fonctions de maître de chapelle du théâtre de la cour de Berlin. Ses dernières compositions sont : *Courrier de Pirna*, opéra (1865); *Un orage par un beau jour*, opérette (1866); *Chants de triomphe* (1866). Il a publié sa biographie sous le titre de : *Souvenirs* (1870-72).

* **DORN** (Johannes-Albrecht-Bernard), orientaliste russe d'origine allemande, né à Scheuerfeld (Saxe-Cobourg) le 11 mai 1805. — Il est mort à Saint-Pétersbourg le 31 mai 1881. L'Académie des inscriptions l'avait élu comme correspondant étranger le 22 décembre 1876.

* **DORNER** (Isaac-Auguste), théologien protestant allemand, né à Neuhausen (Wurtemberg) le 20 juin 1809. — Il est mort à Wiesbaden le 9 juillet 1884. Au mois de janvier de la même année il avait pris sa retraite. Son dernier ouvrage est la *Dogmatique chrétienne* (Berlin, 1880 à 1881, 2 vol.).

DORO (canal), détroit de la côte E. de Grèce, entre l'île d'Eubée au N. et l'île d'Andros au S. Il a 40 kilom. de longueur sur 11 de largeur. Sa navigation est l'une des plus difficiles du Levant.

DOROHOÏ, ville de Roumanie (Moldavie septentrionale), à 390 kilom. au nord de Bucarest et à 25 kilom. au sud de la frontière de la Russie; 9.000 hab.

DORREGARAY (don Antoine), marquis D'ERAUL, général espagnol, né en 1820, mort en Angleterre le 31 mars 1882. Il combattit de 1836 à 1839 dans l'armée de don Carlos, puis il passa dans l'armée royale et se distingua, en 1859, dans la guerre du Maroc, à la tête d'un bataillon de discipline. Employé supérieur à la Havane, de 1866 à 1868, il fut accusé de vénalité dans l'exercice de ses fonctions. Après la révolution de 1868, il vécut quelque temps dans la retraite, puis entra, en 1872, comme lieutenant-colonel au service de don Carlos. Dorregaray connaissait à fond le théâtre de la guerre et possédait de réelles qualités militaires; il battit les troupes régulières près de Los Arcos, et, le 5 mai 1873, près d'Eraul, où il parvint à séparer la brigade Navarro de la brigade Cabrinotti; il fut alors nommé par don Carlos lieutenant général et marquis. Les victoires d'Arroviy (26 juin) sur le général Postilla, et de Dicastillo (25 août) sur Santa Pau, la prise de Portugalete, port de Bilbao, consacrèrent sa réputation. En mai 1874 il devint capitaine général de l'armée carliste. Mais, dans la proclamation d'Estella (17 juin 1874), Dorregaray se révéla l'aventurier sans scrupule qu'il était; ses massacres de prisonniers soulevèrent l'indignation des grandes puissances, qui reconnurent dès lors officiellement le gouvernement de Serrano, bien que, dans une proclamation adressée aux nations civilisées, Dorregaray se fût efforcé de représenter ces massacres comme de simples représailles contre les troupes régulières. En juin 1874, il repoussa l'armée de Concha à Estella, mais il y fut blessé. En même temps, des dissentiments politiques éclatèrent entre don Carlos et le général Dorregaray, qui fut remplacé dans son commandement par Mendiri et se rendit à Paris. Revenu en Espagne, il reprit cependant du service; blessé près d'Alcora, il dut reculer, devant les forces supérieures de Jovellar, jusqu'en Navarre, où il commanda tant que dura l'insurrection. Lorsqu'en février 1876 don Carlos dut renoncer à la lutte, Dorregaray s'enfuit avec lui en France, puis en Angleterre.

* **DORURE** s. f. — Encycl. Techn. Les métaux se dorent à la feuille, par application directe de minces feuilles d'or; au trempé, par immersion dans un bain de sels d'or; au mercure, par un amalgame d'or, ou à la pile. Ces trois derniers procédés ne sont applicables au fer et à la fonte qu'après dépôt préalable d'une couche de cuivre sur laquelle l'or vient se fixer. La Société française d'inoxydation et de dorure a créé un cinquième procédé qui permet de recouvrir la fonte et le fer d'une couche vitrifiée d'or mat, ou d'or brillant obtenu sans brunissage, dorure résistant à l'action prolongée des acides et coûtant 40 francs environ au mètre carré. On prépare d'abord un émail composé d'alun précipité par l'ammoniaque et d'oxyde de cobalt dissous dans l'acide azotique, calcinés et fondus ensuite avec du massicot, de l'acide borique et du verre pulvérisé. Cet émail est jeté dans l'eau, broyé, délayé dans l'essence de térébenthine, et après en avoir enduit les pièces on le vitrifie au moufle. La préparation d'or s'obtient en ajoutant à une solution d'or dans l'eau régale, un mélange d'essence de térébenthine, d'essence de lavande, de fleur de soufre, et précipitant la pâte aurifère par une nouvelle addition d'essence de lavande. Les pièces émaillées et enduites de cette pâte subissent une seconde cuisson qui fixe l'or sur l'émail, et lui donne un aspect mat ou brillant selon la finesse de celui-ci.

— *Dorure du cuivre*. Les objets de cuivre, préalablement décapés, sont facilement dorés en opérant des frictions avec un chiffon de flanelle enduit de la composition suivante :

Chlorure d'or sec	20 gr.
Cyanure de potassium . .	10 gr.
Blanc d'Espagne	100 gr.
Crême de tartre.	5 gr.

— *Dorure du verre*. Le procédé Pratt pour dorer le verre est plus économique que l'emploi des feuilles d'or. Il consiste à verser sur la plaque de verre inclinée du chlorure d'or, que l'on réduit par une solution d'azotate d'argent, en fixant au moyen d'un vernis la mince couche de métal ainsi déposée.

Se basant sur ce fait que l'or, en précipitant, se dépose brillant à la partie inférieure de la couche en contact avec le verre et mat à sa surface, on a fabriqué, en 1872 et 1873, des bijoux en verre soufflé dorés à l'intérieur, ayant le plus souvent la forme d'un cœur, d'une croix ou d'un petit sabot. Le procédé employé est le suivant. Après avoir lavé les pièces à dorer à l'acide chlorhydrique, on les laisse sécher, puis on les remplit de chlorure d'or et on les place dans une capsule en porcelaine chauffée au bain-marie. On précipite alors le chlorure d'or par l'eau régale, tout en remuant avec une spatule afin de dorer toutes les parties. Au bout d'une heure, chaque pièce bien égouttée est séchée à l'étuve, et on enlève l'excédent d'or adhérant aux parois extérieures des bijoux avec un tampon de papier de soie. Pour fixer la pellicule d'or, on passe une légère couche de paraffine chaude, après quoi les bijoux peuvent être montés en boucles d'oreilles, broches ou épingles de cravate.

— *Dorure des produits céramiques*. Le procédé de dorure Feix permet de recouvrir d'une couche d'or très adhérente les parties non émaillées des objets en terre cuite, en faïence, en grès, en porcelaine, en verre. Ces pièces sont plongées dans une solution d'azotate d'argent ou de chlorure de platine, et subissent une première cuisson qui rend leur surface conductrice de l'électricité, en réduisant les sels ainsi déposés. On les décore d'émaux qui sont fondus par une seconde cuisson, et on les plonge dans un bain de sels d'or, en les reliant à une pile ou à une machine génératrice d'électricité. Le métal se fixe alors sur les parties non émaillées restées conductrices, et peut être bruni ou laissé mat. Ce procédé s'applique également à l'argenture et au platinage.

* **DORVAULT** (François-Laurent-Marie) pharmacien français, né à Saint-Etienne-de-Mont-Luc (Loire-Inférieure) en 1815. — Il est mort à Paris le 16 février 1879.

DORYCRINUS s. m. (do-ri-kri-nuss — du gr. *doru*, lance; *krinon*, lis). Paléont. Genre de crinoïdes, famille des Actinocrinidés, section du genre Amphoracrinus et s'en distinguent surtout par l'opercule portant sur chaque radius un tubercule ou un aiguillon obtus. L'espèce type, *dorycrinus quinquelobus*, provient du carbonifère de Iowa.

DORYDERMA s. m. (do-ri-der-ma — du gr. *doru*, lance; *derma*, peau). Paléont. Genre d'éponges pierreuses, famille des Mégamorinés, fossile dans le crétacé supérieur. Ce genre a été fondé par Zittel pour des éponges cylindriques ou pyriformes, à branches cylindriques ou aplaties, dichotômes et arrondies à leurs extrémités, dont l'espèce type est le *doryderma dichotoma*.

DORYICHTHYS s. m. (do-ri-ik-tiss — du gr. *doru*, lance; *ichthus*, poisson). Zool. Genre de poissons téléostéens, ordre des Lophobranches, famille des Syngnathidés, sous-famille des Syngnathinés. Les doryichthys sont allongés comme les syngnathes, avec les os des épaules soudés; les nageoires pectorales et caudales existent; les mâles portent sous leur abdomen, dans une poche, les œufs pondus par les femelles; ce sont des poissons des mers chaudes du globe; l'espèce type, *doryichtys brachyurus*, décrite par Bleeker, habite l'Océanie polynésienne.

DORYLAIMUS s. m. (do-ri-lè-muss — du gr. *doru*, lance; *laimos*; gosier). Zool. Genre de vers nématodes, famille des Enoplidés, renfermant de petits vers allongés, atténués à leur extrémité antérieure, et munis d'un aiguillon dans leur cavité buccale, à laquelle fait suite un œsophage présentant un bulbe à son tiers postérieur; la bouche est entourée de dix papilles. Les sexes sont séparés, et les mâles possèdent deux testicules en forme de tubes et deux spicules. Les dorylaimus vivent de diverses manières; les eaux douces, salées et saumâtres, la terre, les matières végétales, servent de séjour aux différentes formes jusqu'ici observées. Le *dorylaimus palustris*, observé dans les eaux saumâtres de l'Inde, serait, pour Carter, la phase évolutive non parasite de la filaire de Médine; une espèce, abondante dans la vase, en nos régions, est le *dorylaimus stagnalis*.

** **DORYPHORE** s. f. ou **DORYPHORA** s. m. — Encycl. Agr. L'insecte connu vulgairement sous ce nom, et qui s'est acquis dans ces dernières années une si fâcheuse célébrité, n'appartient pas à proprement parler au genre Doryphore, mais bien au genre Leptinotarse. Ces chrysomèles sont caractérisées par une gouttière située à la face externe des jambes et qui atteint la moitié de leur longueur; leurs palpes maxillaires ont leur quatrième article beaucoup plus court que le troisième, et le mésosternum ne possède pas cette pointe caractéristique des doryphores; ce seul caractère est suffisant pour distinguer ces deux genres.

L'insecte ravageur des pommes de terre est la leptinotarse à dix lignes (*leptinotarsa decemlineata*), vulgairement appelée *scarabée du Colorado, colorado beetle, colorado potatobeetle*. Il est connu depuis le commencement de ce siècle; il avait été découvert et décrit par Say en 1824. On savait qu'il vivait sur les solanées, mais l'on était loin de s'attendre à sa propagation. Cette leptinotarse a 0m,015 environ de long; elle est jaune de cuir, tachetée de noir sur la tête, le corselet, tout le dessous du corps et les pattes; sur chaque élytre s'allongent cinq bandes longitudinales noires, bordées de rangées irrégulières de ponctuations, disparaissant parmi les intervalles jaunes. La ligne suturale des deux élytres est noire et se réunit en arrière avec la suture dans laquelle elle se confond. La deuxième ligne noire et la troisième se réunissent également à l'extrémité de l'élytre, tandis que les autres se continuent sans se confondre.

A prendre cet ennemi des pommes de

terre au début de sa carrière, on voit que les individus, après avoir hiverné dans le sol à une profondeur d'environ deux pieds, sortent dès que la plante commence à verdir et commencent à en ronger les feuilles. Bientôt les femelles pondent leurs œufs à la face inférieure des feuiles. Ces œufs allongés, jaune pâle, puis orangé, sont collés en amas formant des plaques de quarante ou cinquante; chaque femelle pond de soixante-dix à cent-vingt œufs. Les larves qui sortent des œufs commencent à ronger les feuilles et ne cessent de manger et de croître pendant un peu moins de trois semaines. Lorsqu'elles ont atteint leur parfait développement, elles sont longues d'environ 0m,020, bombées et charnues, d'un testacé luisant et orangé avec la tête, le bord postérieur du premier anneau et les jambes noir brillant; le long des flancs courent deux rangées de taches noires arrondies devenant très petites ou même disparaissant sur les deuxième et troisième anneaux. Les antennes sont courtes et formées de trois articles, il y a quatre ocelles de chaque côté; les palpes maxillaires ont quatre articles et les labiaux trois, les mandibules ont cinq dents.

Une fois arrivées à maturité, ces larves s'enfouissent en terre pour se transformer en nymphes, ce dernier état ne dure pas plus d'une dizaine de jours et l'insecte parfait éclot. Cette chrysomèle, malgré ses formes lourdes, n'en est pas moins fort agile et vole facilement; c'est ainsi qu'elle se transporte à de longues distances. L'accouplement est suivi rapidement d'une ponte d'où sortent de nouvelles larves, et au bout de cinquante jours, cette seconde génération, arrivée à terme, en procrée une troisième. Les adultes de cette troisième génération ne s'accouplent pas, mais s'abritent des rigueurs de l'hiver en s'enfouissant dans le sol, pour en sortir au printemps suivant, s'accoupler et reproduire leur espèce. Tous cependant ne s'enterrent pas; les uns se réfugient sous les pierres, d'autres se retirent sous la mousse ou sous les écorces et attendent là, blottis en petits groupes, le retour de la belle saison; les premiers froids ne sont pas cependant sans en détruire quelque peu; leur multiplication est vraiment prodigieuse. « Il n'est pas étonnant, dit Brehm, que pendant l'été toutes les générations se voient simultanément, car souvent, dans les cas de grande fécondité, les œufs n'ayant pu être pondus d'un coup, les larves qui en proviennent sont nécessairement d'âges différents. « Il y a donc trois générations par an, la première en mai, la seconde au milieu de juin, la troisième en août; mais, comme il y a aussi bien des individus précoces que des retardataires, on trouve simultanément des œufs, des larves, des nymphes et des adultes. On a calculé que 100 femelles pouvaient à la première génération donner naissance à 100.000 ou 120.000 doryphores, la seconde à 50 millions ou 60 millions, la troisième à des milliards; heureusement qu'une foule de causes de destruction viennent en diminuer le nombre. »

La pomme de terre n'est pas la seule plante attaquée par la leptinotarse; toutes les espèces de solanées sont agréables à cette chrysomèle : il en est de même des tomates, des physalis, des daturas, des jusquiames, des tabacs, des belladones, des pétunias; il paraîtrait que, poussés par la faim, ces insectes s'attaquent même à diverses plantes, chardons, eupatoires, amaranthes, etc.

« La translation en Europe, dit M. Kunckel, ne paraissait guère vraisemblable; car il fallait que le chargement de pommes de terre se fît pour cela avec un grand manque de soin et de propreté. La crainte de l'introduction de ce fléau semblait peu fondée. » Le malheur eut lieu cependant : le 27 juin 1877, on signalait l'insecte américain en train de dévorer des pommes de terre dans des champs de la commune de Mulheim, près de Cologne. Les autorités allemandes prirent, à l'égard de ces envahisseurs, les mesures les plus radicales; les champs attaqués furent sablés de sciure de bois enduite de pétrole et la flamme les couvrit bientôt, puis on défonça le sol et on le traita par la chaux vive. D'un traitement aussi radical on aurait pu espérer un meilleur résultat : un mois après, les funestes insectes reparaissaient dans un champ voisin, il y eut nouvelle exécution par le feu et la chaux. Mais, de même que les bûchers du XVIe siècle ne purent avoir raison de la Réforme, de même les flammes administratives ne purent faire disparaître les doryphores; un an après, c'était dans les environs de Cologne et aussi en Saxe qu'apparaissait la funeste invasion, à 400 kilom. de l'endroit naguère dévasté par les flammes. Les mêmes mesures rigoureuses furent appliquées. Déjà le Reichstag allemand avait interdit l'entrée des pommes de terre de l'Amérique du Nord; le gouvernement français prit les mêmes mesures et les tubercules du nouveau monde furent impitoyablement bannis de tous les ports français et allemands. Il semble d'ailleurs que le doryphore n'a pu s'acclimater en Europe; l'on dit même qu'il diminue en Amérique, et il y a lieu d'espérer que ce mouvement décroissant continuera.

Les moyens employés ou préconisés contre ce fléau de l'agriculture sont nombreux, mais peu ont donné de bons résultats. C'est ainsi que la récolte directe des insectes présente des inconvénients, car il paraît que les larves sécrètent un liquide irritant et visqueux qui fait enfler les mains. On recommande l'emploi de l'arsénite de cuivre ou vert de Scheele, dilué dans un tiers de farine et répandu sur les plantes attaquées au moyen d'un tamis, ou bien encore tenu en suspension dans l'eau et répandu avec des arrosoirs. L'emploi du phénol a été aussi conseillé.

Nous dêvons dire d'ailleurs les prescriptions administratives données à ce sujet. En vertu du décret du 26 décembre 1878, complétant les dispositions prises par la loi du 15 juillet de la même année, lorsque la présence du doryphora est signalée, le préfet envoie immédiatement le professeur d'agriculture ou toute autre personne compétente, pour opérer les vérifications nécessaires. Si le fait est reconnu exact, le préfet prend immédiatement un arrêté pour interdire l'entrée du champ envahi et des champs environnants. Il en réfère immédiatement au ministre de l'Agriculture, en lui transmettant un rapport. Dès que l'ordre de détruire les pommes de terre attaquées est arrivé à la préfecture, le préfet, ou à son défaut le sous-préfet ou un conseiller de préfecture, assisté du professeur d'agriculture ou d'une personne compétente, se rend sur les lieux, réunit, séance tenante, les propriétaires ou leurs représentants, et, accompagné du maire de la commune, se transporte sur les terrains envahis. Il est alors procédé à la constatation contradictoire de l'état des lieux. Le procès-verbal de cette opération distingue les récoltes attaquées de celles qui doivent être détruites par mesure de précaution; il détermine la quantité et la valeur de ces dernières qui seules donneront lieu à indemnité. Le procès-verbal est signé par le préfet ou son représentant, par le maire de la commune et les intéressés. En cas de refus de signature par les intéressés, il est fait mention de ce refus, puis passé outre. Le préfet ou son représentant, sur l'avis du professeur d'agriculture ou de la personne compétente qui l'accompagne, désigne les terrains sur lesquels un traitement doit être appliqué et y fait procéder sans retard. L'accès du terrain est formellement interdit pendant la durée du traitement et dans les huit jours qui le suivent. Les indemnités dues pour la destruction des récoltes, lorsque cette destruction a été ordonnée par mesure de précaution, sont réglées en prenant pour base l'état contradictoire des lieux et la valeur des récoltes au moment de l'opération. Le montant des indemnités est fixé par le ministre de l'Agriculture sur la proposition du préfet. Ce dernier fait faire des offres aux intéressés par les maires. En cas d'acceptation, les fonds sont immédiatement ordonnancés en leur nom. En cas de refus, la question est portée devant le juge de paix.

DOSIMÈTRE s. m. (do-si-mè-tre — du gr. *dosio*, dose; *metron*, mesure). Médecin qui pratique la dosimétrie : *Le* DOSIMÈTRE *emploie de préférence les alcaloïdes.* (Dr Burgraeve.)

— Adjectiv. : *Un médecin* DOSIMÈTRE.

* **DOSIMÉTRIE** s. f. (do-zi-mé-trî — du gr. *dosis*, dose; *metron*, mesure). Méd. Méthode thérapeutique qui consiste à former les médicaments des principes actifs, particulièrement d'alcaloïdes, dosés mathématiquement et débarrassés des substances inertes auxquelles ils se trouvent mélangés dans les produits naturels.

— **Encycl.** Cette nouvelle méthode thérapeutique a été inaugurée, vers 1870, par le docteur Burgraeve, professeur émérite à l'université de Gand. A son origine, elle fut diversement accueillie dans le monde scientifique. Les uns la considéraient comme une réforme heureuse; d'autres, au contraire, la repoussaient comme insuffisante et irrationnelle, mais, aujourd'hui, la *dosimétrie* a fini par conquérir les suffrages d'un grand nombre de médecins éminents, en France comme à l'étranger. Le nombre de ses adhérents est considérable; on les compte par centaines, à Paris seulement.

La nouvelle méthode a été appelée *dosimétrie*, parce qu'elle emploie des médicaments à doses mathématiquement mesurées, et qu'en vue de permettre aux médecins de réduire ces doses considérablement, elle n'emploie que les principes actifs des plantes médicamenteuses. La plupart de ces principes sont des alcaloïdes. L'atropine, par exemple, est l'alcaloïde ou le principe actif de la belladone, et la strychnine celui de la noix vomique. L'opium contient plusieurs alcaloïdes : on y trouve la morphine, la narcéine, la codéine, de même que du quinquina on obtient la quinine et aussi la cinchonine.

Les alcaloïdes sont méthodiquement employés en dosimétrie; et, grâce à cette application d'agents éminemment puissants, on obtient des résultats parfois surprenants. En disant que ces résultats sont étonnants, on devrait ajouter que l'étonnement qu'ils provoquent tient à ce que, généralement, les effets thérapeutiques des alcaloïdes sont encore peu connus des médecins. Aussi l'œuvre essentielle du professeur Burgraeve aura-t-elle été non seulement d'avoir démontré l'énergie et la précision de leur action dans les différentes maladies, mais aussi d'avoir indiqué la meilleure manière de s'en servir dans la pratique médicale.

Pour indiquer comment procède le médecin dosimètre, nous le supposerons en présence d'une maladie aiguë. Toutes les maladies aiguës sont caractérisées par la fièvre; et, aux yeux du dosimètre, c'est la fièvre qui, surtout, en constitue le danger. « Dans ce cas, dit le professeur Burgraeve, la fièvre est un incendie qui s'étend à tout le corps, et qui le dévore en le consumant. » C'est pourquoi le dosimètre appliquera au malade la strychnine, alcaloïde qui imprime une vitalité extrême à tout l'organisme humain, et empêche en même temps la paralysie des vaisseaux. Ensuite, le médecin dosimètre administrera l'aconitine et la vératrine, deux autres alcaloïdes, qui achèveront d'éteindre l'incendie. Les autres médicaments seront administrés selon les symptômes qui se produiront. Le plus souvent, prétendent les dosimètres, la maladie sera enrayée ou jugulée dès son début. Et tout cela aura été obtenu au moyen de quelques granules contenant chacun 1 milligramme, ou tout au plus 1 centigramme de principe actif.

En somme, avec la dosimétrie apparaît non pas une science médicale nouvelle, mais une doctrine avec des principes nouveaux, généralisant l'emploi thérapeutique des alcaloïdes, et indiquant la manière de s'en servir avec succès et sans danger pour le malade. Quant à la forme pharmaceutique préconisée par la dosimétrie, elle n'est point nouvelle. La forme granulée, sous laquelle les dosimètres administrent leurs médicaments, a été de tout temps préconisée par les homœopathes.

DOSINIE s. f. (do-zi-nî). Zool. Genre de mollusques lamellibranches, famille des Vénéridés, à coquille aplatie, circulaire, à stries ou à sillons concentriques, à lunule profonde, à trois dents cardinales sur chaque valve, à sinus palléal profond. Les dosinies vivent en diverses mers; les espèces fossiles apparaissent dans le crétacé.

DOSOMÈTRE s. m. (do-zo-mè-tre — du gr. *dosis*, dose; *metron*, mesure). Phys. *Dosomètre électrique*, Appareil imaginé par J.-L. Pulvermacher, pour la mesure des quantités d'électricité employées dans les applications médicales. C'est un voltamètre disposé de façon à donner rapidement, par une simple lecture, le volume en millimètres cubes des gaz dégagés.

DO-SON, presqu'île du Tonkin, dans le delta du fleuve Rouge, par 20° 40′ 4″ de lat. N. et 104° 27′ 44″ de long. E.

DO-SON, baie de la côte du Tonkin, formée par les estuaires du Cua-Cam et du Cua-Dong-Trieu, arroyos qui conduisent à Haïphong et à Quang-Yen.

* **DOSSABHOY-SORABJEE**, écrivain indien né à Broach (province de Guzarate) en 1786. — Il est mort à Bombay en juillet 1863.

DOSSI (Carlo), littérateur italien, né à Carteggio (Piémont) en 1849. Ses études de droit achevées, et tout en se préparant à suivre la carrière diplomatique, il se livra à son goût pour les lettres, en étudiant à la fois les langues anciennes, les langues vivantes, l'histoire et la philosophie. Dès 1866 il fit paraître ses premiers romans : *Alberto Pisani, Noir sur blanc*, bientôt suivis d'esquisses humoristiques : *Portraits humains* (1870), dans lesquels il montrait de l'originalité et un vif esprit d'observation. On lui doit encore : *le Royaume des cieux* (1875); *la Colonie heureuse* (1876); *la Désinence en a* (1875); *Taches d'encre* (1879); *Avant-hier* (1880); *Portraits humains tirés de l'encrier d'un médecin* (1883); *Visites illustres* (1885). Une nouvelle série de *Portraits humains* a paru la même année, sous la signature de Carlo Dossi et Luigi Perelli (Milan, 1885). *La Colonie heureuse* a été traduite en français (1883, in-12).

DOSTOÏEVSKI (Fédor-Michaïlowitch), littérateur russe, né à Moscou en 1822, mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier (9 février) 1881. Il fut admis en 1837 à l'Ecole supérieure du génie et entra en 1842 dans l'armée russe avec le grade de sous-lieutenant; mais il renonça bientôt au service militaire pour s'adonner entièrement à la littérature, et devint l'ami et le collaborateur de Bjelinski, dont il partageait les idées libérales. Sa première œuvre fut un roman par lettres : *les Pauvres Gens* (1846), dans lequel il peignait avec les couleurs de la réalité la plus vive l'existence des bas employés et des petits bourgeois russes. Il publia ensuite plusieurs Nouvelles qui, tout en ne manquant pas d'intérêt, n'eurent pas le succès prodigieux de son premier livre. Une catastrophe interrompit en 1849 sa carrière littéraire. Il faisait partie du cercle Petrouchevski dans lequel la soupçonneuse police de l'empereur Nicolas crut découvrir une société secrète de conspirateurs; ce cercle s'était donné pour toute mission de faire la guerre aux abus, motif suffisant d'ailleurs, en Russie, pour que ceux qui en faisaient partie fussent jugés avec une extrême sévérité. Ils furent condamnés à mort, Dostoïevski comme les autres, puis graciés, sur la plate-forme même de l'échafaud, et envoyés en Sibérie. Une des plus belles pages de la correspondance de Dostoïevski est celle où il raconte les émotions de cette terrible journée. « Nous étions montés sur l'échafaud, dit-il, et nous écoutions notre sentence de mort sans le moindre repentir. Je ne puis répondre de tous, mais la plupart d'entre nous auraient cru se déshonorer en reniant leurs convictions. Nous croyions fermement aller à la mort, et nous eûmes à subir dix minutes affreuses dans cette attente. Durant ces derniers moments, quelques-uns d'entre nous, je le sais positivement, se recueillirent, et repassant leur vie si courte encore, peut-être se repentirent-ils de quelques faits particuliers, de ceux que chaque homme garde toute sa vie cachés au fond de son cœur; mais l'affaire pour laquelle on nous condamnait les idées, les sentiments qui gouvernaient notre âme, nous les considérions, non comme devant être expiés, mais comme quelque chose de purifiant, comme un supplice non mérité qui devait nous faire beaucoup pardonner. » La peine de mort avait été commuée, pour Dostoïevski, en dix ans de travaux forcés; au bout de quatre ans, en 1854, il ne fut plus qu'interné en Sibérie, plus tard il obtint la permission d'habiter Tver et enfin il rentra à Saint-Pétersbourg en 1860. Deux ans auparavant, il avait publié sous le titre de *Souvenirs de la maison des morts*, les impressions de son séjour au bagne, terrible tableau de souffrances dans lequel pourtant, il sut se montrer exempt de tout sentiment d'aigreur et de rancune personnelle. Revenu avec une santé détruite, sa femme mourante, sans aucune ressource, Dostoïevski se trouva aux prises avec la plus affreuse misère, et le grand succès de la plupart de ses œuvres, qui enrichirent ses libraires, ne parvint jamais à l'en tirer. *Les Humiliés et Offensés*, qu'il publia en 1861 (une traduction française en a paru en 1885), se rapprochent des *Misérables* de Victor Hugo, par cette tendresse pour les humbles, les prolétaires, que Dostoïevski avait déjà montrée dans *les Pauvres Gens*. Mais, s'il était et resta toujours pour ceux qui souffrent, il avait assez des conspirations, ou même de ce qui en a seulement l'apparence, et, sans rien abandonner de ses idées libérales, en travaillant de toutes ses forces à l'affranchissement du peuple russe, il se montra l'adversaire constant des nihilistes, qui avaient compté sur lui pour prêcher la guerre sociale, et qu'au contraire il dépeint, non sans quelque pitié pour leur folie, comme des impuissants et des malades. Ce fut surtout dans le roman intitulé : *les Mauvais Esprits*, où il les mit en scène, qu'il se sépara résolument de ces apôtres du bouleversement universel (1867, in-8°). La même année il avait publié son chef-d'œuvre : *le Crime et le Châtiment* (2 vol. in-8°; trad. en français, en 1885, par M. Victor Derely), étrange étude psychologique d'un meurtrier de la même école que les nihilistes (nous avons consacré à ce remarquable ouvrage une analyse spéciale). A partir de ce moment, le parti avancé le renia, ne voulant plus voir en lui qu'un réactionnaire, un mystique, un piétiste. Ses dernières œuvres furent : *l'Idiot* (1869); *Podrostok* (1875); *les Frères Karanrasow; Krotkaïa* et *l'Esprit souterrain* (1875). En 1876, il entreprit de diriger à lui seul, sous le titre de *Journal d'un écrivain*, une revue mensuelle où, dans chaque livraison, sans programme fixe, il étudiait tour à tour les questions fondamentales intéressant spécialement la Russie, et qu'il continua jusqu'à sa mort; quelques résumés de ses articles, qui avaient le plus souvent la forme d'une causerie familière, ont paru dans le « Journal des Débats » (25 juillet 1876 et 31 octobre 1877). Comme écrivain politique, Dostoïevski est un slavophile déterminé; c'est toujours au point de vue de l'influence russe qu'il examine, avec une pénétration remarquable, toutes les affaires européennes ou orientales. Comme romancier, il s'est fait dans le genre sombre une place à part, à côté et peut-être au-dessus d'Edgard Poë. Il a une plus grande patience d'analyse que le romancier américain; ce qui ne serait pour celui-ci que l'objet d'un court récit, condensé en quelques pages, devient chez Dostoïevski un gros volume; mais tel est le talent de l'écrivain, que ces longs développements font gagner en intensité, en profondeur, en intérêt, à l'étude psychologique, ce qu'on supposerait qu'ils dussent lui faire perdre. Chez lui généralement, peu ou point d'action, une intrigue nulle, quoiqu'il y ait parfois beaucoup de personnages et qu'un certain nombre d'épisodes viennent la compliquer; le héros, qui est presque toujours un fou, un idiot, tout au moins un monomane, un halluciné, vit concentré en lui-même, surveillant attentivement ses sensations, décomposant ses idées à l'infini; le décor dans lequel se meuvent ces étranges créations a quelque chose de fantastique et de mystérieux, propre à donner le frisson. Personne n'a peint de couleurs plus terrifiantes les impulsions fatales, les obsessions, les cauchemars, les épouvantes des cerveaux troublés.

Quoique anathématisé par les nihilistes, Dostoïevski resta très populaire, même parmi la jeunesse lettrée. Lorsqu'il mourut, une foule immense envahit la maison mortuaire, et ses obsèques, qui durèrent deux jours, furent célébrées avec une pompe inusitée pour un simple écrivain, au milieu d'innombrables députations d'étudiants et de sociétés littéraires. Ce furent en quelque sorte des obsèques nationales, car les princes de la famille impériale y assistèrent, et les corps de l'Etat